

# *Libretto*



FRANCISCO COLOANE

# LE SILLAGE DE LA BALEINE

roman

Traduit de l'espagnol (Chili) par  
FRANÇOIS GAUDRY

Préface de  
ÉRIC PLAMONDON

*libretto*

Titre original :  
*El Camino de la ballena*

© Francisco Coloane, 1962.

© Éditions Phébus, Paris, 1998, pour la traduction française.

© Libella, Paris, 2014, pour la préface.

I.S.B.N. : 978-2-36914-120-4

Né le 19 juillet 1910 à Quemchi, petit port de pêche situé sur l'île de Chiloé au Chili, Francisco Coloane perd son père, capitaine baleinier, alors qu'il n'a que neuf ans. En 1923, il s'installe avec sa mère à Punta Arenas, dans l'extrême sud du pays : ce voyage de 2 000 kilomètres sur l'océan n'est que le premier d'une longue vie. Le jeune Coloane, sa mère décédée, est contraint à dix-sept ans d'abandonner ses études pour travailler alors qu'il avait, un an plus tôt, été primé pour sa première nouvelle. Il devient alors éleveur de moutons, dresseur de chevaux, ouvrier agricole, baleinier, comme son père, et multiplie les expériences qui lui permettent de côtoyer la population cosmopolite des régions antarctiques où se mêlent marins, chasseurs de phoques, chercheurs d'or, contrebandiers, trafiquants et aventuriers, mais aussi de bien connaître les mœurs des Indiens, dont il sera un grand défenseur. Parti à Santiago au début des années trente, il y travaille comme journaliste, se marie, devient veuf trois ans plus tard, et, père d'un jeune garçon, continue à exercer divers métiers tout en écrivant. L'infatigable Chilote se lie d'amitié avec d'autres écrivains, dont Pablo Neruda, avec qui il partage l'idéal communiste ; sa carrière d'écrivain prend son véritable essor en 1941 après l'obtention d'un prix littéraire pour la publication du *Dernier Mousse de la « Baquedano »* qui deviendra l'un des livres les plus lus d'Amérique latine. Récompensé en 1964 par le prix national de Littérature et élu en 1966 président de la Société des écrivains du Chili, il est fait chevalier des Arts et des

Lettres en France en 1997. Son œuvre, d'un style sans fioritures, aux ouvrages incontournables tels que *Cap Horn*, *Tierra del Fuego* ou *Le Golfe des Peines*, a fait de lui un écrivain d'aventures souvent comparé à Jack London, Herman Melville ou Joseph Conrad. Francisco Coloane, considéré comme l'un des plus grands écrivains chiliens du xx<sup>e</sup> siècle, est mort à Santiago du Chili le 5 août 2002.

## PRÉFACE

SOLEDAD

Avant qu'un ami ne m'offre ce livre, je ne connaissais pas Coloane. Pourquoi me conseillait-il ce classique de la littérature chilienne? Il y avait la filiation entre *Le Sillage de la baleine* et *Moby Dick*. C'était une première raison, déjà forte, pour qui connaît ma passion pour Melville. Mais ce n'était pas tout. J'ai compris, à mesure que ma lecture avançait, que par-delà les histoires de baleines, il y avait bien des choses à découvrir dans ces pages. J'ai compris que ce roman, à ce moment de ma vie, était plus qu'une preuve d'amitié. Il y a des livres qu'on ne voudrait pas avoir lus à un autre moment. L'événement est assez rare pour que, se produisant, on le savoure.

Aucune histoire ne m'a jamais autant donné envie de voyager. En la refermant, si j'avais pu, j'aurais sauté dans le premier avion pour le Chili. Après une escale à Santiago, j'aurais gagné Puerto Montt. De là, en voiture, j'aurais roulé une bonne heure sur la Panamericana Sur. Arrivé à Calbuco, j'aurais attendu le ferry. Puis j'aurais traversé et accosté sur l'île de Chiloé, à Chacao. Encore une heure sur la 135 et la 15 Ouest et je serais arrivé à Quemchi, le village natal de Francisco Coloane. J'aurais cherché un hôtel. J'aurais humé la mer. J'aurais réalisé qu'il ne restait pas grand-chose ici, un siècle plus tard, du monde de l'ami de Pablo Neruda. Les

fermes d'élevage de saumons pollueraient la baie. Quelques barques de pêcheurs ne suffiraient pas à faire oublier les bateaux-usines au large. La statue de l'auteur au centre du village achèverait de me convaincre qu'il y a des livres qui valent mieux que bien des voyages.

Pour lire Coloane, il faut avoir envie d'aller se balader sur la plage un jour de gros temps. Il faut enfiler un épais col roulé et une veste chaude. On met des chaussettes de laine et des bottes en caoutchouc. On s'assure que le bonnet tient bien sous l'imperméable. Le ciel est bas. Le crachin pince la joue. Les vagues sont immenses. Elles tracent en écume des galops de chevaux blancs et sauvages. L'odeur du varech vous enivre. Le grondement de la mer noie votre silence. Vos pieds s'enfoncent sur un sable doux et ferme. Vous trébuchez sur les blocs de granit de la jetée. Il ne faut pas s'arrêter. La marche protège du froid humide. L'écriture de Coloane est chargée d'iode comme l'air de l'océan.

Vous arpentez la plage. La mer y dépose sans cesse d'étranges objets, d'épars débris. Vous vous penchez sur un singulier coquillage qui a peut-être mille ans. Vous ramassez le bras arraché d'une poupée tombée à l'eau depuis une plage des Philippines. Qui sait? Vous tapez dans une boîte de plastique jauni aux inscriptions inconnues. Vous lancez des bouts de bois flotté vers l'Australie. Vous reposez des cadavres de briquets, des mots dans une langue mystérieuse sur un cageot en miettes. Chacune de ces apparitions est un voyage, le témoin d'histoires multiples et vastes. Vous marchez sur la plage sous la pluie. Vous récoltez des fragments d'existence. L'écriture de Coloane est ainsi. Elle saisit le monde par la somme des signes. Elle vous fait avancer d'une histoire à une autre pour qu'à la fin se dessine une fresque plus grande que nature.



Le livre s'ouvre sur le passage de l'enfance à l'âge adulte de Pedro Nauto. Sa mère meurt dans d'étranges circonstances. Il vit sur une île peuplée de lutins et de démons, de sorcières et de *traucos*. Des bateaux fantômes, comme le *Caleuche*, rôdent près des côtes. Lorsqu'on retrouve sept dauphins morts, on parle de marins envoûtés. Pour devenir un homme, Pedro doit sortir du monde des légendes, rompre tout lien avec son grand-père, connaître l'amour et l'ivresse, cesser de croire en Dieu, quitter son pays, traverser l'océan et comprendre le jugement des *liles*, ces oiseaux qui se rassemblent autour du plus faible pour le mettre à mort : «Tous contre un, à coups de bec!.. Les hommes sont pareils!» Pedro est un *enfant naturel*, un bâtard qui veut aller là où personne ne lui demandera qui est son père. C'est pour ça qu'il veut prendre la mer.

En montant à bord du *Leviatán*, Pedro rencontre Julio Albarrán que l'âge gagne. Le vieux capitaine ne pourra bientôt plus chasser la baleine. Ses navigations par le passage de Drake, depuis le cap Horn jusqu'à l'Antarctique, lui sont comptées. Il résiste pourtant et entraîne son équipage au bout du monde, dans des lieux irréels où les falaises de glace font naître les icebergs en mourant dans la mer. On y tue des pingouins à coups de rame pour se nourrir. On y découvre des cimetières marins, chaque matelot a une histoire à raconter. Et surtout, il y a la chasse, de celles qu'Achab n'aurait pas reniées. Mais cent ans plus tard, les canons ont remplacé le bras des harponneurs. Le fer de lance des harpons est chargé d'explosif. Le moteur a définitivement affalé les voiles. Dans ce monde en mutation, au milieu des hommes et des baleines, un vieux loup de mer replonge dans son passé par le plus étrange des hasards.

Tout cela pourrait n'être que nostalgie, tableau d'un monde sans issue, vision sinistre où la fuite serait l'ultime solution : « J'ai eu peur, c'est pour ça que j'ai pris la mer. » Il n'en est rien. La force de Coloane repose sur son refus de trancher entre ce qui serait une forme du bien et une forme du mal. Son écriture, chargée de poésie, est une sorte d'antidote à tout manichéisme. Il n'y a rien à juger. Il n'y a ni amertume ni découragement. Celui qui a été marin sait que pour aimer la mer, il faut l'aimer totalement, avec ses vents calmes et l'eau comme un miroir quand le voilier n'avance pas, avec ses tempêtes et ses orages quand les vagues hautes comme des montagnes engloutissent le bateau. Le vieux matelot a tout vécu. Il observe le monde d'un œil aiguisé, sans dédain, sans condescendance. Il aime la vie comme la mer. Il faut savoir accepter. Rien n'est la faute d'un quelconque dieu ou d'un quelconque ennemi. Les choses arrivent. Il faut avancer en gardant la tête haute et les idées claires, bien qu'avec l'âge, cela devienne plus difficile.

Ce livre est écrit par un homme qui a grandi sur une île du bout du monde et qui a connu les tempêtes dans les eaux de l'Antarctique. On ne tient pas sa plume avec des mains blanches de pianiste de la même manière qu'avec des pognes usées de marin. À travers le destin d'un enfant qui devient un homme et celui d'un homme déjà vieux pour qui le passé resurgit, Coloane s'offre en témoin magnifique. Il peut dignement écrire : « Il connaît ce qu'il a lu. Moi, ce que j'ai vu. » La vie est à l'image des ciels de son enfance, où rien n'est immuable et d'où peut naître l'espoir à tout moment : « Les jours à Chiloé ne se ressemblent guère, certains sont opaques, chargés de nuages de suie ; d'autres, déchirés de rayons de soleil aveuglant, suivis d'averses et parfois de tempêtes qui se terminent par un calme plat. » Puis à la fin, pour l'enfant

comme pour le capitaine, en se retournant sur leur parcours, on saisit nettement, dans une espèce de fulgurance, que le désir sauve la vie, sexe et amour mélangés.

Un ami m'a offert ce livre. Je sais peut-être pourquoi, peut-être pas. Il y a tant de sens à donner à ce texte, tant de voies à emprunter. Je sais cependant que je lirai à nouveau Coloane. Je sais que je garderai l'espoir de voir un jour Chiloé. Et si je devais ne garder qu'une seule phrase du *Sillage de la baleine*, ce serait celle-ci : « Qu'est-ce que la fiction, l'illusion, sinon la fuite d'une infecte réalité et le désir d'une vie meilleure ? »

ÉRIC PLAMONDON



*À Eliana*  
*À la mémoire des capitaines*  
*Juan Coloane et Enrique Barra*



PREMIÈRE PARTIE

L'ÎLE





Cette nuit-là, d'étranges incidents survinrent dans le petit port à bois de Quemchi. Habités aux fureurs des grandes dépressions atmosphériques du sud-ouest, les gens ne s'inquiétèrent pas de la tempête qui s'était déchaînée en milieu d'après-midi.

Toutefois, un canot à voiles qui doublait le petit promontoire de Pinkén fut retourné par une violente rafale. Son seul homme d'équipage, un modeste père de famille en quête de bois, parvint à se hisser sur la quille et, juché dessus comme sur le dos d'un cétacé, il s'y agrippa désespérément. C'était sa dernière planche de salut.

Il pensait que personne n'oserait venir à son secours et se débattait, à la vue de tous, entre la vie et la mort, lorsque surgit d'entre les vagues le bateau de Raúl Carnot, un pêcheur, qui esquiva habilement les brisants de Pinkén, atteignit l'embarcation chavirée que sa cargaison de bois maintenait à flot, et sauva l'infortuné Pedro Santana dont la femme courait sur le rivage, où son châte noir battait comme deux ailes de corbeau au-dessus de la ligne des eaux.

Le geste de Carnot fut un grand soulagement pour les habitants de Quemchi. Les hommes s'endormirent plus tranquilles cette nuit-là, songeant que le lendemain ils pourraient se regarder en face, avec franchise, sans ces traces de honte que laissent parfois les tempêtes.

Leur sommeil, cependant, fut loin d'être paisible. Réveillés en pleine nuit par les piailllements d'une nuée d'oiseaux qui avaient cherché refuge sous les auvents, nombreux furent ceux qui sortirent en brandissant des torches, mais qui n'aperçurent qu'un grouillement d'ailes affolées.

Dans le vacarme assourdissant personne ne put identifier ces oiseaux qui avaient fui les arbres ébouriffés et ployés par l'ouragan. La tourmente se calma avant l'aube et la volée disparut aussi mystérieusement qu'elle était arrivée.

Un soleil éclatant se leva sur un calme cristallin, illuminant les îles aux feuillages gorgés d'eau, et une mer assagie lécha les côtes avec la douceur de l'enfant innocent qui oublie ses colères et ses gestes destructeurs.

Les plages étaient jonchées de seiches et de molles holothuries arrachées à leur lit de sable, qui ressemblaient à des membres virils.

Ce qui bouleversa profondément ce village de huit cents âmes fut le cadavre d'une femme flottant parmi les algues au pied de la pointe de Pinkén. Son corps blême était marbré de meurtrissures noires et son visage déchiré par les rochers était méconnaissable. Un pêcheur la déposa pieusement sur le caillebotis de son bateau et couvrit sa nudité d'une voile élimée dont les trous laissaient voir la peau nacrée du cadavre.

Doña Jecho, une vieille matrone, sema le trouble dans les esprits en déclarant avoir vu tôt le matin, derrière la pointe, un homme en poncho noir descendre de cheval et laver dans la cascade un linge blanc maculé de sang. Peu après, on avait découvert sept dauphins échoués sur la grève. Superstitieux, les gens ne tardèrent pas à murmurer que le *Caleuche*, le vaisseau fantôme des légendes insulaires, avait dû croiser non loin de là.

Les dauphins bleus au corps luisant étaient quasiment alignés. Eux aussi se retrouvaient associés au *Caleuche*, car on

disait que les matelots qui le désertaient se transformaient en dauphins et venaient s'échouer sur les plages, poursuivis par ce bateau maudit aux ponts brillants comme des écailles de *pejerrey* et dont l'équipage de possédés, difformes comme leur âme, avaient un pied qui leur sortait du dos et la tête tournée vers leur ténébreux passé...

*Siete son, siete son,  
en el profundo océano siete son,  
engordando en el cielo siete son,  
en el profundo océano se criaron,  
ni macho ni hembra son,  
son como la errante ráfaga,  
no tienen esposa ni engendran hijos,  
no conocen la merced ni la piedad,  
no escuchan oración ni súplica.  
Son como los caballos del mar,  
criados entre sus colinas.  
Son los espíritus del mal.  
Siete son, siete son.  
¡Señor, mi Dios, conjúralos<sup>1</sup>!*

Ainsi psalmodiait entre ses dents doña Jecho, comme pour attiser la peur.

1. Sept, ils sont sept / sept au fond de l'océan / sept qui prospèrent au ciel / au fond de l'océan ils ont grandi / ni mâle ni femelle ne sont / ils sont comme rafale errante / ni n'ont femme / ni n'engendrent / ne connaissent ni pardon ni pitié, / n'écourent ni prière ni supplique / Ils sont comme chevaux de mer, / élevés dans ses collines d'eau. / Sept sont les esprits du mal. / Sept, ils sont sept / Seigneur Dieu, éloigne-les de nous !

Pedro Nauto, un garçon de treize ans, n'écoula que d'une oreille ces sinistres patenôtres. Pourtant, il brûlait de savoir ce qui se passait à la pointe de Pinkén, mais c'était samedi et il devait aller chercher son petit alezan dans un pré, puis le seller pour rentrer chez sa mère, à Puerto Oscuro. D'ailleurs sa curiosité ne resterait pas longtemps insatisfaite puisqu'en chemin il passerait non loin de Pinkén.

Il terminait sa dernière année d'école primaire à Quemchi et faisait tous les jours le même trajet à cheval, ou en barque si l'état de la mer le lui permettait.

Puerto Oscuro se trouve en face du promontoire de Pinkén, à un quart d'heure à la rame. À cheval, il fallait compter une bonne heure.

Le samedi était un jour heureux pour Pedro Nauto, car il avait tout le temps de flâner en route. Sur l'eau, il lui arrivait de croiser un phoque qui obéissait à ses sifflements et se mettait, tel un chien, à suivre la barque. Pourtant les yeux noirs et brillants de l'animal, son regard étrangement humain, inquiétaient parfois le gamin qui ramait alors de plus belle en pensant à la légende du *Caleuche*.

En le voyant s'approcher un licou de crin à la main, l'alezan releva sa tête marquée d'une étoile blanche. Il se laissa docilement passer le lien. Au moment où Pedro enfourchait l'animal à cru pour aller chercher sa selle qu'il rangeait dans un coin de l'école, il aperçut dans un arbre un petit oiseau couleur de plomb, qu'il prit d'abord pour un ramier ; mais son plumage ventral avait la blancheur d'une mouette. Il sortit sa fronde, la chargea d'une de ces petites pierres qu'il portait toujours sur lui, visa et lança le projectile. Touché à l'aile, l'oiseau tomba. Il semblait étourdi et n'essaya même pas de s'envoler quand le chasseur s'approcha. Pedro lui tordit le cou afin d'abrèger ses souffrances et le glissa dans son cartable, au milieu des livres, d'un quignon de pain et de tranches de poisson fumé.

Le vieux gardien de l'école ne connaissait pas davantage ce type d'oiseau.

– On dirait un oiseau de mer, dit-il en remarquant les membranes entre les petites pattes rouges.

– Mais il était sur un noisetier, dans le bois, expliqua Pedro.

– Il s'est passé des choses tellement bizarres cette nuit... se contenta de marmonner le bonhomme.

– Il paraît qu'on a trouvé une femme morte, à Pinkén, et sept dauphins. Il me tarde de les voir. Hier je n'ai pas pu rentrer à cause de la tempête. Je suis resté chez don Lorenzo, mon tuteur. Il y avait un tel boucan qu'on est sortis en pleine nuit pour voir ce qui se passait. C'est peut-être un de ces oiseaux, il a dû se perdre dans les bois.

– Peut-être, peut-être...

Quand il eut sellé son cheval, Pedro partit au galop dans les rues boueuses du petit village côtier. À la sortie de la grand-rue qui donnait sur la pointe il rencontra un camarade d'école.

– Tu es au courant? demanda celui-ci. Une femme morte et sept dauphins échoués à Pinkén! On dit que la femme a été tuée par un homme en poncho noir qui montait un cheval noir. Il paraît que ceux qui ont des animaux noirs ont passé un pacte avec le *Caleuche*... Il paraît aussi que le juge, don Custodio Ramírez, veut emporter les dauphins pour faire du savon. Il ne croit pas aux fantômes, lui, ha! ha!

Laissant le bavard sans réponse, Pedro talonna les flancs de son petit coursier et le lança au galop sur l'étendue de sable qui précède la plage de galets de Pinkén.

Il aperçut un groupe de gens devant la maison du vieux Rogel et se dirigea vers eux.

Ils entouraient le vieux gendarme Zuñiga, que les gamins surnommaient « la Trompette » à cause des coups de sifflet prolongés qu'il lançait, au moindre trouble de l'ordre

public, pour annoncer son intervention. Il y avait aussi le juge Ramírez, avec ses moustaches de rat, et doña Jecho qui tournait autour d'eux en marmottant ses litanies païennes.

Pedro arrêta sa monture, mit pied à terre et, rabattant son poncho jaune dans le dos, il s'approcha.

Sur le caillebotis, que l'on avait posé sur le sable, il vit une forme allongée recouverte d'une toile délavée.

De temps en temps, un badaud qui voulait donner son point de vue ou satisfaire sa curiosité morbide soulevait un coin de la toile.

– Voyons, toi, lança le juge à Pedro, dis-moi si tu as déjà vu cette femme!

«La Trompette» souleva la toile et découvrit le visage défiguré de la femme.

Au lieu de regarder le cadavre, tous les yeux se posèrent sur le gamin épouvanté qui hurlait :

– C'est ma mère!

Une onde de pâleur descendit sur son visage brun aux lèvres serrées et, comme s'il s'enveloppait dans son malheur, il retira son poncho et l'étendit sur la toile afin de cacher les parcelles de peau nue qui pouvaient être vues.

– Je vais chercher mon grand-père! cria-t-il, contenant ses pleurs.

Il enfourcha d'un bond son cheval, enfonça ses talons dans les flancs et partit au galop, agrippé au cou de sa monture.

– Ce serait donc elle? dit l'un.

– Qui?

– Rosa Nauto, de Puerto Oscuro. Et on ne l'a même pas reconnue!

– Il s'est retenu de pleurer, dit un autre.

Quand il eut dépassé le promontoire de Pinkén, Pedro fondit en larmes, que le vent sécha aussitôt.

Son poncho de laine teint par les mains de sa mère avec de la racine de *mechay* gisait sur le sable de Pinkén, étrange fleur jaune se détachant sur la toile sale et déchirée du lin-  
ceul.

Le corps de Rosa Nauto fut transporté dans une chaloupe à cinq bancs jusqu'à Tubildad, où se trouvait la maison de son père. Malgré son nom d'origine indienne, don Santiago Nauto avait une allure de vieil hidalgo. Beaucoup murmuraient que son véritable nom était Alvarez et qu'il l'avait changé afin d'obtenir des terres, quand les propriétés des Indiens de la grande île de Chiloé avaient été légalement reconnues.

Treize ans plus tôt, lorsque sa fille avait eu un « enfant naturel », il l'avait exilée sur cette langue de terre qu'est Puerto Oscuro ; aujourd'hui il la retrouvait morte et ramenait son corps dans sa meilleure embarcation.

Quelque chose s'était brisé dans le cœur du vieil homme alors qu'il pilotait la chaloupe, assis à la barre. Le cercueil en planches de *mañiu* était arrimé au caillebotis, et, sur le banc de poupe, Pedro Nauto ramait, les jambes inconfortablement repliées afin que ses pieds ne prennent pas appui sur la bière. Quatre péons de don Santiago souquaient en cadence.

Pedro, hébété, n'entendait plus que les grincements rythmés des rames sur les tolets. De temps en temps, son aviron plongeait plus profondément que les autres, formant sur l'eau les ondes d'une question sans réponse.

Il avait parfois l'impression que ses yeux traversaient le bois du cercueil et il voyait sa mère enveloppée dans son linceul noir ; mais soudain, elle lui apparaissait comme avant,



debout, pleine d'assurance, lumineuse, avec son fin visage aux yeux brillants, criblé de taches de rousseur. Puis elle redevenait telle qu'il l'avait vue sur la plage de Pinkén. C'était une vision d'horreur qui ne s'effacerait jamais : quand le policier avait soulevé la toile, Pedro avait d'abord regardé ces seins blancs qui l'avaient allaité et qui, par miracle, ne portaient pas la moindre écorchure, puis ce visage transformé en une masse sanglante, comme effacé par la houle, telle une touffe d'algues rejetée sur les rochers. Une douleur violente l'avait ébranlé de la tête aux pieds. Il ne savait même plus ce qu'il avait dit en enfourchant son cheval. « Je vais chercher mon grand-père »... En vérité, il s'était enfui, terrorisé...

Au moment où la chaloupe doublait la pointe de Pinkén, un martin-pêcheur au plumage chatoyant comme les broméliacées qui couronnaient le promontoire se laissa tomber d'une branche de *tique*. L'oiseau plongea dans l'eau et resurgit, avec un *pejerrey* frétilant dans son bec spatulé. Puis il regagna son arbre et guetta de nouveau les profondeurs.

Pedro connaissait aussi bien ce martin-pêcheur que le phoque qui répondait à ses sifflements. Il se plaisait à imaginer que l'oiseau attendait son passage en barque, au retour de l'école, pour lui faire une démonstration de ses talents. Et il avait bien souvent posé ses rames pour observer son plongeon.

Le phoque, lui, se montrait parfois avec un bar dans la gueule, et l'on aurait dit un bras argenté qui fouettait l'air désespérément. D'autres fois, il se contentait de garder la tête hors de l'eau, tel un chien aux narines frémissantes. Quand Pedro le sifflait, l'animal suivait le sillage de la barque sur deux ou trois cents mètres. Il arrivait au gamin de l'attendre ; un jour, tous deux s'étaient retrouvés quasiment nez à nez, mais quand l'ombre de Pedro s'était dressée à la poupe, le phoque s'était prestement éclipsé dans un tourbillon d'eau.

Aujourd'hui, il aurait bien aimé le voir, ce phoque, mais

celui-ci ne se montrait pas, probablement effrayé par le bruit des rames.

– On va déposer la défunte chez toi, Nibaldo, dit le vieux Santiago à l'un des rameurs.

– Vous n'allez pas la veiller chez vous ?

– Non. Le juge a demandé une autopsie aux autorités d'Ancud... Il paraît que ce n'est pas une mort naturelle... Je ne sais pas quand le médecin viendra, et chez moi, j'ai besoin de toute la place pour le blé...

Une fois de plus, Pedro sentit la rage monter en lui devant la mesquinerie de son grand-père. Il savait combien sa mère avait souffert à cause de lui. Tout ce travail à Puerto Oscuro qu'il lui avait imposé si elle ne voulait pas mourir de faim ! Le vieux, en revanche, vivait comme un grand seigneur. Après les Cordaro, don Santiago Nauto était le deuxième grand propriétaire terrien de Quemchi et de Tubildad.

Sur la plage de vase au fond de l'estuaire, une charrette tirée par un attelage de bœufs les attendait. Le cercueil y fut solidement attaché et le petit cortège s'engagea sur un chemin pentu qui sinuait parmi des bouquets de *chilca*, de *peta* et des touffes de menthe sauvage. Ils se trouvaient sur le domaine de don Santiago, qui s'étendait de Tubildad à Huite, une bande de terre d'une centaine de kilomètres entre deux ports. C'était une succession de coteaux et de courtes plaines où poussaient le blé et la pomme de terre ; une cinquantaine de bovins et cinq cents brebis paissaient dans les clairières au milieu de forêts qui donnaient du bon bois de chauffage. Bordé de fourrés de *tepúes*, un lac s'allongeait entre deux collines, où l'on chassait loutres et ragondins. Les oiseaux de mer, surtout les mouettes et les *cheyes*, en avaient fait un territoire de couvaion, ce qui rendait les lieux singulièrement vivants et beaux.

À la nuit tombée, ils arrivèrent à la maison de Nibaldo Cárcamo, le métayer – une bâtisse à la toiture en bois d'*alerce* et

aux murs en planches de laurier grossièrement assemblées. À l'intérieur, un foyer des plus rudimentaires, des chambres en soupente, et une grande pièce sur presque toute la surface au sol. C'était là qu'avait vécu don Santiago Nauto, pendant les années où il amassait argent et terres. Puis, quelques centaines de mètres plus loin, il s'était construit une maison de deux étages plus en accord avec sa fortune. Son métayer s'était alors installé dans la vieille bâtisse qui servait aussi de réfectoire pour les travailleurs saisonniers lors des moissons et des semailles.

Le cercueil fut déposé au centre de la grande pièce qui évoquait, avec ses murs sombres et ses poutres noircies, une rustique nef d'église. On entrebâilla les volets, et des femmes s'agenouillèrent autour de la bière en récitant un rosaire que l'une d'elles conduisait d'une voix caverneuse à laquelle les autres répondaient en chœur. Dans la pénombre où tremblaient les flammes de quatre bougies de blanc de baleine, la voix monotone des femmes prenait un ton solennel et dramatique, particulièrement quand elles entonnaient le « Notre-Dame des mers... étoile du matin... douce mère... »

À minuit arrivèrent d'autres voisins, et avec les voix graves des hommes les prières prirent un tour plus dramatique encore. De temps en temps s'installaient de grands silences, puis un visage se relevait dans la pénombre et récitait un Notre Père, que tous reprenaient en chœur à voix basse, comme un vrombissement d'abeilles enfermées dans une ruche sonore.

Au lever du jour, le cercueil fut abandonné, car tout le monde devait partir au travail ; mais dès le crépuscule les gens revinrent plus nombreux et les monotones patenôtres durèrent toute la nuit. On servit du ragoût de mouton, un gros pain de seigle et une eau-de-vie parfumée aux baies de myrte.

Trois jours et trois nuits s'écoulèrent ainsi, et le médecin

qui devait pratiquer l'autopsie n'arrivait toujours pas. Tous convinrent alors d'entamer une neuvaine. Prières et chants sacrés pour le repos de l'âme de Rosa se succéderaient pendant neuf jours, permettant ainsi de différer l'enterrement.

Soucieux de ne se montrer ni pingre ni impie, don Santiago Nauto se plia à la décision, bien à contrecœur, car sa position de père de la défunte l'obligeait à servir des repas à tout ce petit monde. De sorte que la plupart des gens du voisinage, sitôt leur journée de travail terminée, se retrouvaient pour prier chez le métayer Nibaldo Cárcamo comme s'ils participaient à une fête. Plus copieuse était la nourriture, plus nombreuse était l'assistance et plus l'âme de la défunte se rapprochait du ciel. Mais le vieux Santiago ne voyait dans cette prolifération de bigots qu'une bande de rats qui dévastaient ses champs de blé.

C'était la première fois que Pedro Nauto affrontait la mort et son cortège de rituels. L'esprit vif, il comprenait bien que tous ces braves gens venaient moins pour prier que pour manger gratis. Il surprenait souvent son grand-père en train de grommeler. Celui-ci avait donné l'ordre de servir la viande et le pain en abondance, afin que les gens «ne repartent pas le ventre creux», disait-il, mais surtout parce qu'il s'agissait de ses voisins et qu'il avait besoin d'eux pour les récoltes.

Chaque soir, Pedro aidait à remplir les assiettes de ces bonnes âmes, qui repartaient chez elles vers minuit. Puis il enfourchait son alezan, traversait au galop les collines et les bois et rentrait se coucher dans sa petite maison solitaire de Puerto Oscuro. Son grand-père lui avait proposé de rester sur place, chez lui ou chez le métayer, mais il n'avait pas accepté.

La première nuit où il dormit seul à la maison, il eut très peur. Une peur bleue, incontrôlable. Il tremblait dans son lit quand le vent faisait gémir les portes et les fenêtres ; il crut voir sa mère rôder autour de la maison, pousser la porte, se

démener sur la plage pour tirer le bateau hors de portée des vagues, étendre le filet remaillé... À plusieurs reprises il se leva et sortit. Dehors, il se sentait mieux. Mais brusquement, il lui semblait que sa mère était dans la maison. Au matin, il entendit sa voix qui lui criait, comme d'habitude : « Debout, Pedrito. Au bateau ! C'est l'heure de partir à l'école ! »

La troisième nuit, il eut l'impression, en allumant la bougie, qu'elle était là, couchée dans son lit, et il s'en fallut de peu qu'il ne s'échappât en courant tant il était épouvanté ; mais il serra les dents, comme lorsqu'une grosse vague menaçait de faire chavirer sa barque, et il ne bougea pas.

« N'aie pas peur, Pedrito ! » dit-il en imitant la voix de sa mère. Il avait pris les couvertures roulées sur le lit pour un corps humain. Il les retira et arrangea les draps de laine blancs, remit les couvertures en place et se coucha dans le lit de sa mère. Après cette nuit-là, ses terreurs et ses visions se dissipèrent. De temps à autre, quand la tempête se levait et qu'une grosse vague explosait contre la falaise toute proche, il revoyait le corps de sa mère enveloppé dans la toile, et son visage mutilé apparaissait et s'estompait. Alors l'angoisse revenait, il enfouissait sa tête sous les draps et pleurait, pleurerait longtemps, tel un murmure d'eau souterraine, jusqu'à ce qu'il s'endorme emporté par une grande vague noire...

Le quatrième soir, un événement tragi-comique mit à mal ce qui restait à Pedro de foi en l'homme et plus encore en Dieu. Le sentiment religieux lui avait été inculqué par sa mère et des missionnaires jésuites de passage à Huite et à Quemchi. Mais très tôt, à cause d'incidents mineurs, il avait commencé à douter de l'efficacité des saints et du secours divin. Un jour, il perdit l'argent avec lequel il devait acheter du café et du sucre. Il le chercha toute la journée en récitant les prières qu'il connaissait. Il accorda même un délai à Dieu et à la Vierge afin qu'ils l'aident à retrouver ses sous et continua de prier, hélas sans le moindre résultat. Alors,

épuisé, il se tut. Dès lors il n'invoqua plus Dieu ni les saints. Mais il n'abandonna pas la coutume de se signer, adoptée dès sa tendre enfance quand sa mère le faisait s'agenouiller entre ses jupes, sur la barque chargée de bois ou de pommes de terre qui menaçait de chavirer. «Prie le bon Dieu, petit, demande-lui de nous sauver»... Et souvent, en pleine tempête, quand les vagues coiffaient le bateau, Dieu était le seul recours, car seul un miracle en effet pouvait les sauver. C'était là un souvenir qu'il portait dans son sang et qui l'avait poussé à se signer pendant ces nuits de frayeur.

Après la quatrième nuit de prières et de cantiques, il était en train d'assister aux sordides calculs de son grand-père qui entendait bien tirer profit de la situation, quand Isaías Cárdenas, un voisin de Huite, donna l'alarme :

– Les gens quittent la neuvaine, don Santiago.

– C'est qu'ils n'ont plus faim. Laissez-les partir.

– Le cadavre se décompose... Ils ne supportent plus l'odeur... surtout quand ils mangent.

La cinquième nuit, il ne restait plus qu'une poignée de fidèles. Ils proposèrent au vieux grigou de transporter le cercueil dans un autre endroit.

– Pourquoi? demanda celui-ci avec un sourire maléfique.

– Parce qu'il empeste!

– Où voulez-vous l'emmener? N'oubliez pas que c'est ma fille et que moi seul peux décider de ce qu'il faut faire de sa dépouille!

– Dans la grange... Au grenier, là où on entrepose les gerbes de blé... Et on continuera de prier dans la maison...

– Ah! Non! Ce serait profaner les restes d'une bonne chrétienne! Comment pouvez-vous penser à la mettre avec les animaux?

– On ne tient plus à l'intérieur, don Santiago...

– C'est comme ça qu'on éprouve sa foi... Sinon, à quoi bon toutes ces prières?

L'épreuve de la foi se conclut par une débandade générale, car les bonnes âmes s'éclipsèrent tête basse, sans attendre la fin de la neuvaine.

Quand tout le monde eut disparu, Santiago traîna lui-même le cercueil à l'endroit que son voisin lui avait suggéré. La dépouille de Rosa resta sous le toit de chaume qui abritait vaches et brebis, jusqu'à ce que le juge de district, constatant l'absence du médecin qui devait pratiquer l'autopsie, ordonnât l'inhumation.

Pedro regarda les hiboux et les vautours qui, attirés par l'odeur, accompagnaient les restes de sa mère.

Avant l'enterrement, le garçon avait dû répondre aux questions du juge de Quemchi.

– Je suis sûr que ma mère s'est noyée en essayant de relever le filet, debout dans la barque. On les a d'ailleurs retrouvés à la pointe, expliqua-t-il au juge Ramírez.

– Et pourquoi le corps de ta mère est-il arrivé à la plage de Pinkén?

– Le courant, monsieur le juge... le courant... À cet endroit, il y a beaucoup de tourbillons à marée montante. C'est eux qui ont emporté le filet et la barque. Ma mère s'est noyée et a dérivé jusqu'à Pinkén.

– Elle vivait seule? Seulement avec toi?

– Oui. Seulement avec moi...

– Et cet homme en poncho noir que doña Jecho a vu en train de laver un linge taché de sang?

– J'ai tout vérifié, monsieur. Et les voisins sont au courant. C'est Emilio Perancán qui allait ce matin-là à Tubildad, sur son cheval noir. Il s'est lavé le visage à la cascade, puis il s'est essuyé avec un mouchoir. Vous n'avez qu'à lui demander. Il m'a dit que les choses s'étaient bien passées comme ça.

Interrogé, Perancán confirma les dires du garçon.

Quand tous ces va-et-vient humains et divins prirent fin, Pedro se sentit soulagé.

– Qu'est-ce que tu vas faire maintenant? lui demanda son grand-père.

– Rester à Puerto Oscuro jusqu'à la récolte.

– Et après?

– Je vendrai les pommes de terre et le blé, et je m'en irai.

– Où?

– Je ne sais pas. D'abord, il faut que je rende les journées de travail que ma mère devait à des voisins. Après, je trouverai bien à m'embarquer sur une lanche ou une goélette. Sinon je travaillerai avec José Andrade au ramassage des huîtres. C'est bientôt la saison...

Le vieux Santiago Nauto fit une moue perplexe.

– Écoute, lui dit-il. Pourquoi tu ne restes pas avec moi? Tu finis l'école et puis tu m'aides à tenir les comptes et à surveiller les employés. Ta mère est morte maintenant, que Dieu lui pardonne tout ce qu'elle nous a fait!

– Qu'est-ce qu'elle a fait?

– Presque rien... Déshonorer toute la famille.

– Où est le déshonneur?

– Que tu n'aies pas de père... Personne ne connaît l'homme qui l'a déshonorée!

– Raison de plus pour que je m'en aille.

– Tu n'es pas responsable de ce que ta mère a fait avec un voyou. Personne ne sait qui c'est... Ni moi, ni ta pauvre grand-mère qui en est morte de chagrin. Mais après tout, toi et moi on a le même sang et tu peux rester ici, tu es chez toi.

– Non, je ne veux pas.

– Pourquoi, diable?

– Parce que vous avez fait du mal à ma mère. Et puis vous me traiteriez comme un moins que rien.

– Écoute, rugit le vieux en colère, personne ici ne t'a traité de moins que rien! Et puis, qui a donné ce bout de terre à



Rosa pour qu'elle ne crève pas de faim? Moi, son père! J'allais l'envoyer à l'école normale, dans le Nord, quand son ventre s'est mis à gonfler, à cause de toi... Pardonnez-moi, mon Dieu, je ne sais plus ce que je dis! Tu me fais penser à un corbeau qui me crève les yeux!

– Ce n'est pas encore fait! répliqua le gamin avec rage.

– Va au diable, avant que je ne te réduise en miettes!

– Je m'en vais! Je n'ai pas besoin de vous! Après la récolte, je vous la rendrai, votre saloperie de terre!

Pedro enfourcha son cheval et partit au galop. Le vent soufflait et le crachin lui rafraîchissait le visage. Il traversa les collines, les bois sombres, et arriva en vue du rivage de Puerto Oscuro. Il descendit l'étroit sentier envahi de fougères qui conduit à cette langue de terre enfermant une rade minuscule. La mer riait, mordant les rochers de ses dents d'écume.

Depuis cette tragique nuit d'août où Pedro avait perdu sa mère, les broméliacées du promontoire de Pinkén étaient devenues pourpres. Quatre mois plus tard, le garçon monta dans sa barque et s'éloigna à la rame, après avoir rangé dans son sac son certificat d'études primaires de l'école de Quemchi.

La mer était calme, la marée basse et une bande de dauphins nageaient si près de la côte que leurs cris sourds semblaient répondre à ceux des bœufs. Ces superbes animaux, que les pêcheurs appellent *cahuelas*, adorent s'ébattre dans les vagues et jaillir hors de l'eau, par couples, comme de longues spirales brillantes.

Pedro ramait au milieu du bras de mer qui sépare Puerto Oscuro de Pinkén, endigué par les falaises de l'île de Caucahué, dont le nom huilliche signifie « lieu des deux mouettes » ; « deux mouettes au bout d'une corde », disait don Elías Yáñez, un voisin de Tubildad. Cela rappela à Pedro un jeu auquel il avait assisté sur la plage de Quemchi. Des gamins de son âge avaient attaché à l'extrémité d'une longue ficelle deux hameçons garnis de morceaux d'holothurie, et laissé traîner cette ligne improvisée parmi les bandes d'oiseaux de mer. Deux mouettes avaient avalé les hameçons et s'étaient aussitôt envolées. Le spectacle était d'une cruauté pathétique. Les deux oiseaux se blessaient horriblement en essayant de

se libérer, puis volaient d'un même mouvement afin de ne pas tirer sur la ficelle. Ils avaient fini par tomber à l'eau en battant pitoyablement des ailes.

Pedro aperçut la maison de Machado, un vieux marin portugais qui vivait sur la pointe sablonneuse de l'île de Caucahué. Il se nourrissait de ce que lui donnaient la mer, les bois, quelques pommiers et un petit potager. Pedro pensa que c'était bien de vivre seul comme ce vieux marin, rencontré un jour qu'il avait amarré sa barque à la plage de «Lu Machado», comme disaient les gens en imitant l'accent portugais.

Celui-ci était en train de suspendre un daim à la branche d'un pommier.

– Tu me donnes un coup de main ? Après je t'invite à manger des côtelettes grillées.

Pedro avait enlevé son poncho et aidé le vieux à dépecer l'animal. C'était un jeune daim, à la robe couleur d'argile, aux grands yeux noirs, humides et tendres, sous de petites cornes qui lui perçaient le front. Ils le pendirent par les pattes à une branche du pommier en fleur. Le vieux lui plia le cou sur son genou et d'un geste précis lui trancha la gorge. L'animal poussa une sorte de bêlement et tout son corps trembla. Sa plainte fut noyée dans des bouillons de sang que le vieux recueillit dans une écuelle en terre cuite.

La longue barbe de Lu Machado était éclaboussée de sang.

– Ça te dirait, un peu de *ñachi* ?

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Pedro.

– Du sang avec de l'oignon et des légumes...

– D'accord.

– Tu aimerais courir aussi vite qu'un daim ?

– Comment ?

– Tu vas voir, c'est un secret.

Le vieux racla dans le plat une poignée de caillots de sang dont il massa les genoux du garçon.

– Maintenant vas-y, cours et, si tu peux, saute la clôture.

Pedro le regarda avec perplexité, pensant qu'il se moquait de lui, mais il comprit que le bonhomme était très sérieux. Ne voulant pas le décevoir, il se mit à courir, sauta avec agilité par-dessus la clôture du potager et revint au pied de l'arbre.

Ils mangèrent le *nachi*, assis sous le pommier dont le parfum se mêlait à l'étrange saveur du sang coagulé que le vieux avait préparé avec de l'oignon, du persil, de la menthe et des herbes.

– J'ai appris que ta mère était morte.

– Oui, on l'a retrouvée noyée, après la tempête du mois d'août.

– Et qu'est-ce que tu as fait ?

– Je me suis occupé des champs et j'ai continué l'école.

– Et maintenant ?

– Je verrai après la récolte... Je m'embarquerai ou je travaillerai avec Andrade, le plongeur...

– T'embarquer... hum... Tu ne sais pas ce qu'est la vie à bord... Vaut mieux rester à terre... Moi, j'ai navigué sur les sept mers et je suis venu m'échouer ici, sur ces sables...

– C'est dur de vivre seul. Sur un bateau on a des camarades, des frères...

– Des frères ! Ah ! tu crois ça ! s'exclama le vieux en ricanant. Tu ne sais pas ce que c'est, les hommes à bord... Des bêtes en cage... Ils attaquent le plus faible et si tu ne sais pas te défendre, tu es foutu !

– Je sais me défendre.

– Reste à terre, ça vaut mieux, et travaille ton jardin, comme moi... Tu veux qu'on aille le voir ?

Le vieil homme et l'adolescent marchèrent sous les arbres, l'un avec sa barbe fleurie comme un jeune pommier, l'autre taciturne comme un arbuste vermoulu. Ils longèrent des carrés de terre grumeleuse d'où pointaient des laitues, des choux et des radis. Près d'un cerisier, une perruche se gavait de

vers de terre, sous un filet tendu. D'un geste lent, le vieux avança la main vers une corde attachée à l'arbre, la tira d'un coup sec et l'oiseau se retrouva prisonnier. Il l'attrapa et lui tordit le cou.

– Il y a aussi des étourneaux, mais eux, ils n'aiment que le blé!

Dans le grenier il remplit les poches de Pedro de pommes *candelaria*, une variété blanche, allongée, qui sentait le foin. Il lui montra un ingénieux système de cordes grâce auquel il pouvait ouvrir et fermer sa porte sans bouger de son lit, où il ne se séparait jamais de sa Winchester 44, son bâton de vieillesse.

Il lui offrit un quartier de viande et le raccompagna à la plage. La marée était basse et la barque reposait sur sa quille. Le vieux aida Pedro à la pousser à l'eau en relevant au passage une ligne de fond où étaient accrochés trois petits bars.

En s'éloignant du rivage, Pedro pensait à la vie solitaire de cet ancien marin. Il n'avait personne et pourtant il semblait vivre heureux avec ses lignes, ses pièges, ses plantations. Mais il y avait de la froideur et de la hargne dans ce vieillard. Pedro retournerait le voir un jour, non pour se faire masser les genoux avec du sang et courir comme un daim, mais pour l'entendre raconter ses aventures.

En arrivant chez lui à Puerto Oscuro, Pedro se sentit submergé par une vague de tristesse. Il aurait aimé y retrouver sa mère et lui montrer son certificat d'études. Il sortit le diplôme de son sac et le lut pour la troisième fois. L'école avait été facile pour lui, il avait toujours eu les meilleures notes. Il avait l'impression d'entendre sa mère lui dire : « C'est bien, mon petit, maintenant il faut devenir un homme ! »

Il pensa qu'il avait beaucoup changé pendant ces quatre mois de dure solitude. Il avait réussi à surmonter ses frayeurs quand la nuit tombait et que la tristesse des eaux se mêlait à celle des bois noirs. Parfois, le fracas d'une vague contre la

falaise le réveillait en sursaut et la vision de sa mère défigurée venait le tourmenter. Alors, il donnait un coup de poing contre le mur et le bruit lui permettait de se rendormir.

Il alluma un feu dans la cheminée, puis il décrocha un poisson fumé et le mit à griller sur les braises. Après avoir mangé et bu une timbale de café, il se coucha. Il aimait rentrer fatigué à la maison et sombrer rapidement dans le sommeil afin de ne plus penser à l'absence de sa mère. Perchée sur le toit de la maison, une *bauda*, cet oiseau de mer de mauvais augure, lança son « huaac ! », semblable à un glapisement de renard. Pedro imagina le grand oiseau noir avec sa longue queue ornée de trois plumes soyeuses.

Avant de s'endormir, il prit un almanach dans la table de nuit et, à la lueur de la bougie, lut la date : 18 décembre 1917. Il y avait quatre mois et trois jours que sa mère était morte. Il regarda l'illustration de la couverture. Il avait toujours aimé ce dessin imprimé sur papier doré qui représentait un cavalier environné d'une végétation exotique, au bord de la mer, légèrement courbé sur sa monture et contemplant les derniers feux du jour. En s'enfonçant dans l'océan, le soleil traçait sur les eaux un sentier brillant qui s'étirait jusqu'aux pattes du cheval, comme une invitation à galoper.

Pedro allait souvent à cheval jusqu'à la pointe de sable, qui ferme la rade de Huite, pour voir le soleil se lever derrière la cordillère, ou la lune brasiller à l'horizon du golfe d'Ancud. Et comme le cavalier de l'almanach, il aurait aimé s'élancer au galop vers la mer...

« Les bateaux sont faits pour ça, se dit-il. Un jour je prendrai ce chemin... »

Tenu éveillé par le café et l'émotion de son premier diplôme, il se mit à songer au passé, qui lui paraissait déjà si lointain... à son entrée à l'école mixte de Huite, où il n'y avait que deux cours, l'un pour apprendre à lire, l'autre à écrire. L'école était au fond de la rade, à trois kilomètres environ de Puerto

Oscuro, derrière la pointe de la Couleuvre. Là où mouillait le *Caleuche*, au dire des gens... Les deux cours avaient lieu dans la même salle. Pendant qu'un groupe faisait des exercices, la maîtresse donnait une leçon à l'autre.

Pedro et ses camarades préféraient cette école à celle de Quemchi. La plupart s'y rendaient à cheval. Les filles venaient à pied, à l'exception de certaines qui arrivaient sur de petits alezans à la robe rose et blanche, ou noire comme une aile de corbeau.

Au bout d'une courte péninsule, que la mer coupait parfois à marée haute et transformait en île, l'école se dressait au centre d'une prairie où paissaient les chevaux. À marée haute, les eaux inondaient les terres derrière l'école jusqu'à la lisière des arbres. À marée basse, elles se retiraient comme une rivière et la baie était jonchée d'algues et de seiches.

Les anciens navigateurs avaient utilisé l'endroit comme bassin de radoub, car ici se rejoignent les courants qui viennent du Pacifique par le golfe de Corcovado et le canal de Chacao, provoquant les hautes marées du littoral sud-américain. À l'époque des syzygies, ces marées peuvent atteindre sept mètres de dénivellation. Non loin de l'école on pouvait encore voir la carcasse d'un navire espagnol enlisée dans la vase, et les gamins y jouer aux pirates pendant les récréations.

Devant la porte, la plupart du temps entrouverte, s'étendait une langue de sable qui, à certaines heures, grouillait d'oiseaux de mer. Les croassements sourds des pingouins se mêlaient aux cris stridents des pétrels, des mouettes et des cormorans, comme si chacun récitait sa leçon.

Pedro se souvenait de la fébrilité qui s'emparait des gamins quand l'heure de la récréation approchait. La maîtresse devait alors fermer la porte et les empêcher de se précipiter dehors à la poursuite des oiseaux. Et quand ils en attrapaient, elle devait se hâter d'intervenir pour éviter des actes de cruauté.

À cette époque, sa mère lui avait acheté l'alezan. Le petit

cheval chilote rivalisait avec les meilleurs coursiers de Huite et de Tubildad. Après la classe, les gamins organisaient des courses et toutes sortes d'épreuves équestres. En été, ils se jetaient à l'eau à marée haute, quand la baie derrière l'école se remplissait. Ils ressemblaient alors à de petits centaures marins. Leur jeu favori était de se faire ramener sur la plage agrippés à la queue.

Quand les garçons se baignaient, nus sur leurs chevaux, les filles se cachaient derrière les buissons pour épier cette troupe de centaures, dont elles apercevaient les têtes allongées des animaux et celles noires et rondes des gamins, lesquels, n'ignorant rien de leur manège, s'amusaient à sortir brusquement de l'eau et à galoper vers elles qui s'enfuyaient en criant.

Pedro éteignit la bougie et s'endormit avec cette dernière image de la petite école de Huite, où il avait appris les mots et les diableries de la vie. Dehors, le ressac grondait comme la rumeur d'une lointaine galopade.